

JERICO FILMS ET PÈRE & FILMS PRÉSENTENT

Sandrine Kiberlain

Pascal Elbé

A romantic couple embracing on a beach. The woman has long blonde hair and is wearing a dark, patterned cardigan. The man has dark, curly hair and is wearing a blue shirt under a dark jacket. They are both smiling and looking at each other. The background is a bright blue sky and a sandy beach.

On est
fait pour
s'entendre

Un film de Pascal Elbé

Sandrine Kiberlain

Pascal Elbé

On est fait pour s'entendre

Un film de Pascal Elbé

VALÉRIE DONZELLI AVEC LA PARTICIPATION DE FRANÇOIS BERLÉAND EMMANUELLE DEVOS ANNE AZOULAY ANTOINE GOUY CLAUDIA TAGBO MARTHE VILLALONGA

AU CINÉMA LE 17 NOVEMBRE

France – Visa : 151 577 – Durée : 1h32 – Scope – Dolby SRD

DISTRIBUTION

Diaphana Distribution

155, rue du faubourg Saint-Antoine
75011 PARIS

Tél. : 01 53 46 66 66

diaphana@diaphana.fr

PRESSE

DOMINIQUE SEGALL COMMUNICATION

Dominique Segall et Apolline Jaouen

8, rue de Marignan - 75008 PARIS

Tél. : 01 45 63 73 84

contact@dominiquesgall.com



SYNOPSIS

Antoine semble n'écouter rien ni personne : ses élèves (qui lui réclament plus d'attention), ses collègues (qui n'aiment pas son manque de concentration), ses amours (qui lui reprochent son manque d'empathie) ... Et pour cause : Antoine est encore jeune mais a perdu beaucoup d'audition. Sa nouvelle voisine Claire, venue s'installer temporairement chez sa sœur avec sa fille après la perte de son mari, rêve de calme et de tranquillité. Pas d'un voisin aussi bruyant qu'Antoine, avec sa musique à fond et son réveil qui sonne sans fin. Et pourtant, Claire et Antoine sont faits pour s'entendre !



ENTRETIEN AVEC PASCAL ELBÉ

*Comment vous vient l'idée de faire *On est fait pour s'entendre* ?*

Il y avait d'abord l'envie, après être passé par le drame et le polar, de renouer avec mes premiers amours et d'écrire une comédie... Et le sujet ? Ce sont mes enfants qui m'ont dit qu'il était sous mon nez : la malentendance, ma malentendance. Je n'avais jamais pensé qu'un élément de ma vie pourrait un jour donner un film. J'ai été d'abord hésitant. C'est la lecture du livre de David Lodge – *La vie en sourdine* – qui a fini par me convaincre que cela avait du sens : j'étais impressionné de voir comment Lodge avait réussi à bien faire comprendre ce que l'on peut ressentir quand on est

malentendant. Toute la gageure consistait donc à trouver une histoire qui ne conduise pas à ne faire qu'un état des lieux clinique de la vie d'un malentendant. Là est la force de *La vie en sourdine* : c'est un roman qui rend compte de cette situation que je connais bien, mais qui parvient, à partir d'elle, à construire un récit universel. Mon histoire a pris la tournure d'une comédie romantique. Quoique... « Romantique », je ne sais pas trop ce que ça veut dire à nos âges. C'est l'histoire d'une rencontre. Mon film est une comédie de rencontres...

Mais l'enjeu consistait d'abord à traiter votre handicap sur le ton de la comédie. Ça allait de soi ?

Les situations dans lesquelles un sourd-muet peut se retrouver sont parfois tellement ahurissantes, que je ne pouvais pas penser à l'idée de ce film sous une autre forme. Faire rire avec la malentendance ? Aucun problème avec ça ! Ce handicap-là a d'ailleurs toujours été considéré – déjà dans le théâtre antique – comme une matière de comédie. Un mec qui n'entend pas – *Quoi? Comment? Le Monsieur te dit...* – c'est quelque chose de drôle. On est moins enclin à se moquer d'un aveugle...

Comme dans cette scène où, après que le personnage a fait son *coming out*, tout le monde le regarde sans faire toute une histoire de ce qu'il vient de leur annoncer...

Exactement. Il pensait faire une confession qui aurait un effet extraordinaire ; on lui répond tout de suite : « Je préfère vous savoir malentendant que dépressif. ». Et tout le monde passe vite à autre chose. Il est coupé dans son élan d'un aveu qui lui coûtait beaucoup, dont il s'est fait toute une histoire et il se rend compte que personne ne s'y attarde. La malentendance n'est pas un si gros handicap pour qu'il puisse prendre toute la place dans l'histoire. Le centre de celle-ci devait être la rencontre avec le duo que forment les personnages joués par Sandrine Kiberlain et sa fille dans le film...

Précisons que cette petite fille vient de perdre son père et qu'elle ne prononce plus un mot depuis qu'elle est orpheline...

Oui, et d'ailleurs c'est une situation qui me faisait rire : faire se rencontrer un type sourd avec une gamine qui décide de rester muette...

La malentendance se prête à la mécanique comique. Les situations sont innombrables où se révèle un écart parfois burlesque entre le personnage qui ne perçoit pas le monde et le monde qui, lui, croit qu'il le perçoit...

Oui, il peut y avoir beaucoup de drôlerie dans cet écart. Il y a des situations complètement folles et ubuesques qui me sont arrivées parce que je n'avais tout simplement pas entendu quelque chose que j'aurais dû entendre.

Le fait de vivre dans un quiproquo permanent...

C'est un peu ça. D'ailleurs, au début, le film s'appelait « Les malentendus ». Ce handicap est très ingrat parce que c'est agaçant de faire en permanence répéter à son interlocuteur ce qu'il vient de dire. Donc, vient le moment où l'on en a marre de demander et où l'on baisse les bras. On fait alors semblant de comprendre ce qui se passe. Il faut donner le change. Ou pas : on décide de ne plus participer. On s'exclue. Et parfois, on passe pour un con. Car il faut bien le reconnaître, on tape souvent à côté et on a l'air d'être complètement à l'ouest.

C'est la scène très drôle avec Sandrine Kiberlain au restaurant.

Voilà, c'est ma vie... Si les situations créées sont souvent drôles, il faut quand même tout de suite rappeler à quel point c'est épuisant. La malentendance, au quotidien, c'est un peu un travail d'équilibriste où vous faites le funambule avec ce que vous percevez et ce que vous ne percevez pas. C'est dur à vivre. On essaye de ne pas passer pour un rabat-joie, pour un type hautain. Il faut parfois beaucoup plus de volonté qu'un autre pour s'accrocher, pour rester intéressé par ce que l'on vous raconte. Évidemment, on peut décrocher très vite. Je ne suis pas passionné par le babillage permanent de ce que j'entends aujourd'hui, entre la télévision et le bavardage moyen des gens. Donc, parfois, mon handicap est très pratique. C'est une façon de se cloisonner. Et c'était intéressant de traiter ce thème dans une période où la communication est devenue si compliquée, à une époque où tout le monde est constamment accroché à son smartphone. On communique très peu, on se connecte, mais on communique peu. Un malentendant comme moi peut facilement se replier sur lui-même et « fuir la compagnie des humains » comme le dit David Lodge. Je ne le fais pas, parce que j'ai besoin du contact. Peut-être plus qu'un autre.



Le film commence avec l'idée du déni. Ensuite, votre personnage passe par l'étape de la honte et de la dissimulation. L'obligation dans laquelle il se trouve de devoir faire semblant. Et toutes ces étapes créent des situations comiques.

Il fallait parler de ces différentes étapes qui vont du déni à l'acceptation. C'est intéressant dramaturgiquement mais surtout, c'est la chronologie réelle de la malentendance. Jusqu'au moment où l'on est appareillé et où le cerveau met quelques semaines à filtrer tous les sons. Il peut y avoir un phénomène de rejet. Il y a beaucoup de gens qui décrochent alors qu'il faut laisser le cerveau s'habituer. Donc, il y a une longue étape d'acceptation, j'allais dire *mécaniquement*.

Dans le film, la surdité est d'abord traitée comme un problème physique, organique. Mais très vite, le handicap est traité métaphoriquement.  a devient l'histoire d'un homme tenté par le repli et la solitude.

Sa mère, le personnage joué par Marthe Villalonga, lui dit en substance à un moment donné : « Ton père n'était peut-être pas sourd, mais il n'a jamais été très intéressé par les autres. Vous êtes pareils tous les deux. ». Si je le résume au maximum, mon film raconte l'histoire d'un type qui va apprendre à écouter le jour où il comprend qu'il est sourd. Prenant conscience de sa malentendance, il prend conscience que s'est greffé sur son handicap un rapport au monde et aux autres dont il doit sortir. Et le film raconte cette sortie. Je reconnais que j'aime mon silence, j'aime la solitude. Ce sont mes partenaires depuis plusieurs années... Mais bizarrement, c'est peut-être aussi depuis que j'ai mieux pris conscience de ma malentendance que je vais un peu plus vers les autres.

Il y a une scène, sans doute l'une des plus importantes du film où le personnage sort de la maison de sa mère, va marcher sur la plage et enlève son appareil. En gros, il coupe le son. Parce qu'il n'en peut plus de sa mère, de sa famille et qu'il veut sortir de ce chaos...

C'est le seul avantage de ma situation...

Oui, mais très vite, il remet son appareil et il se rend compte que le monde est beau à entendre, même s'il le plonge souvent dans le chaos...

Cette scène était très importante pour moi, parce que c'était la scène de l'acceptation. Le monde peut être frontal et violent, mais en même temps, si l'on se coupe de ce monde, en effet chaotique, on est confronté, non pas seulement au silence et à la solitude, mais au néant. Il y a un silence que l'on choisit parfois, qui peut même être bénéfique, mais il a un silence qui est anxiogène, mortifère. Oui, la vie fait parfois trop de bruit. Elle te fait mal et donc tu veux t'en extraire. Mais il faut s'accrocher. Cela dit, une scène plus tard, le personnage se retrouve avec sa sœur dans la voiture. Elle lui casse les pieds et il coupe le son. C'est toujours très tentant de débrancher. L'ambivalence est permanente...

Assez vite, votre personnage va rencontrer d'autres personnages qui, eux, ne sont pas du tout dans le même cas de malentendance, mais qui sont pourtant dans une situation ou un état d'esprit analogues : tentés par la solitude et le repli.

L'important dans le récit, c'était de savoir comment j'allais rencontrer Sandrine à travers sa gamine qui, comme vous le rappeliez plus haut, a décidé de se taire depuis la mort de son père. En face d'elle, mon personnage est d'abord comme tranquillisé. Avec elle, qui ne parle pas, il se sent bien. C'est pratique pour lui : il n'est pas obligé de tendre l'oreille et d'écouter. En réalité, il s'agissait de rendre compte de ces deux solitudes. Et je crois que ces solitudes-là, ce sont celles de nos vies aujourd'hui en général. Si mon film était un tableau, ce serait un tableau de Hopper, qui était sourd et ce n'est pas un hasard. Dans quasiment neuf de ses tableaux sur dix, les gens ne se font jamais face, se regardent à peine. Ils ne parlent jamais, très rarement. Ils sont chacun dans leur univers. Mes personnages, c'est un tableau de Hopper. Ils sont tous enfermés dans leur bulle avant de se rencontrer.

La plupart des personnages principaux sont en effet marqués par un manque. Sandrine Kiberlain est veuve, la petite fille a perdu son père et a décidé de s'enfermer dans le mutisme, la mère souffre de la maladie d'Alzheimer et la sœur, elle, ressasse le fait qu'elle est célibataire.

Il s'agit d'amener tous ces gens-là à se réconcilier avec eux-mêmes et avec les autres. Et à la fin du film, ils forment tous ensemble comme une grande famille brinquebalante et recomposée. En fait, je me suis dit que la malentendance était un prétexte ou un point de départ formidable pour montrer ces gens-là qui vivent les uns à côté des autres, mais qui finissent par se rencontrer, s'adopter et, en effet, bricoler ensemble une famille.

Le rapport avec la petite fille est un déclencheur. À un moment donné, il s'agit de mettre un « sourd » et un « muet » dans le même plan et de voir ce qui se passe...

Oui. On pense à toutes ces scènes de cinéma où un adulte et un enfant se trouvent effectivement à opérer ensemble des choses sans rien se dire... Je me suis assis à côté d'elle en pensant au Kid de Chaplin. Qu'on m'excuse de la référence écrasante : on peut avoir des références, cela ne signifie pas qu'on est obligé de faire aussi bien. Ces références ont le mérite de nous guider... Quand il mange avec la petite, je voulais très peu de dialogue. Ils sont dans la même valeur de plan, dans le même cadre et il la regarde manger. Je n'avais pas envie que la scène soit encombrée par de la parole. Ce qui est intéressant, c'est que ça l'arrange, lui, qu'elle ne parle pas et que ça l'arrange, elle, qu'il ne demande rien. C'est à cette condition qu'ils peuvent se rencontrer et se comprendre justement.

Pourquoi vous décidez d'introduire le thème de l'école et de faire du personnage un professeur ?

Au début, le personnage était un acteur. C'était très drôle. Il y avait par exemple une scène où il jouait un film d'époque avec un casque sur la tête,

ce qui lui pose des problèmes invraisemblables par rapport à son appareil s'il met le casque, il y a un larsen et s'il enlève le casque, il n'entend plus rien et ne réagit pas quand le réalisateur lance le top. J'ai fini par douter de ce choix. Avec le producteur, on s'est demandé s'il ne lui fallait pas un métier qui soit plus simple, plus proche des gens. Le métier d'acteur collait à ma propre vie, bien sûr, mais justement le film devenait plus introspectif. J'avais le sentiment que j'aurais plus de difficulté à construire l'évolution narrative du personnage si je restais dans cette zone autobiographique. Un film, on est toujours en train de le chercher, à chaque étape de sa fabrication...

C'est-à-dire ?

Un film c'est une matière vivante. Le scénario est un objet de transition, mais le tournage aussi dans une certaine mesure. D'ailleurs, c'est au montage que l'on doit vraiment se bousculer, corriger les erreurs du scénario, quand l'on a tendance à être redondant, à insister sur le sens en écrivant pour se rassurer des dialogues trop explicatifs dont on n'arrive pas encore à se délester au moment du tournage. Au terme du premier ours, le film faisait deux heures. Et le producteur m'a demandé un peu ironiquement si je pensais avoir terminé. Je lui ai répondu qu'il l'était à 95%. Il m'a dit : tu enlèves 20 minutes. D'abord, tu as l'impression qu'on te demande de raturer ton film. Il avait raison. Le lendemain j'enlevais 8 minutes. Le surlendemain j'en avais enlevé 15. J'ai eu le ciseau facile. Le ciseau, il est compliqué de bien s'en servir au stade de l'écriture parce que tu en rajoutes pour te rassurer en te disant sans cesse que les gens ne vont pas comprendre. C'est tentant quand on écrit sur son handicap et que l'on veut le faire partager, d'écrire des phrases essentielles, de vouloir dire trop explicitement ce que l'on ressent.

Comment s'est passé un tournage où vous étiez à la fois derrière et devant la caméra ?

Il y a eu un petit miracle lors de ce dernier tournage. On l'a tourné en six semaines et demie. Je suis assez monomaniac, donc tout était prêt. Et





c'est vrai que la chance ou l'avantage d'être acteur, c'est que je suis en position d'anticiper tous les pièges qu'il peut y avoir. Le petit miracle, en tout cas pour moi, c'est que j'ai pu me rendre compte que j'avais acquis suffisamment de maturité – ce que je ne savais pas avant de commencer le tournage – pour pouvoir vraiment jouer avec mes partenaires. Je veux dire que je n'étais pas en train de les regarder jouer. Une fois la scène terminée, je retrouvais naturellement ma place de réalisateur. En fait, j'ai vraiment cloisonné. Les acteurs qui réalisent et jouent dans leurs films ne sont pas toujours détendus, ils ne s'abandonnent pas et ne prennent pas tout le plaisir qu'il faut. Sur ce tournage, on a tous réussi à prendre du plaisir et à aller vite. C'était simple en particulier avec des partenaires comme Sandrine Kiberlain et Emmanuelle Devos, parce qu'on se connaissait déjà bien et depuis très longtemps. Il y avait une forme d'évidence.

Qu'est-ce qui a déterminé vos choix au moment du casting ?

Parce que j'étais devant et derrière la caméra, je voulais des acteurs avec

qui je pouvais être dans une complicité immédiate. Je n'avais pas envie de séduire. Quand je fais un film, je le fais en courant : il faut monter dans le wagon ou ce n'est pas la peine. Tout est dit dans le scénario et je n'avais pas envie de vendre mon scénario aux acteurs. Sandrine Kiberlain, c'était une évidence. On se connaît depuis 20 ans et j'aime cette personne. Au-delà de l'actrice, qui est formidable, j'ai besoin d'aimer la personne. Emmanuelle Devos fait partie de mon noyau dur. J'ai fait mon premier court métrage avec elle. Elle était déjà une actrice reconnue, moi j'étais un minot. On se connaît par cœur. Elle peut t'accorder cette amitié de lire vite ton scénario et de vite décider. J'avais envie de m'entourer de gens avec qui je me sens comme en famille.

Comment avez-vous choisi François Berléand et Marthe Villalonga ?

J'avais depuis très longtemps envie de travailler avec François Berléand. C'est un clown merveilleux. Je vais voir tout ce qu'il fait, au théâtre, au cinéma. Mais quand on écrit un rôle, on a une musique dans la tête et pour

celui que joue finalement Berléand, j'avais d'abord imaginé un personnage plus jeune que moi. J'ai rencontré beaucoup de jeunes acteurs. Ça n'allait jamais. Je ne trouvais pas toutes les nuances que je voulais. En fait je revenais toujours à François. À un moment donné, je me suis dit que tout ce que j'avais imaginé pour ce rôle, c'était en fait déjà pour Berléand. Cet acteur est un Stradivarius. Quand on nous voit ensemble dans le film, on a l'impression que l'on est vraiment potes depuis des lustres. Mais dans la vie, on ne se connaissait pas bien. Cela dit, les quelques soirées que l'on avait passées ensemble, on est restés jusqu'à 4 heures du matin à parler de nos lâchetés communes. On a parlé de l'essentiel en somme...

C'était plus compliqué de chercher l'actrice pour jouer la mère. J'ai hésité. Il fallait représenter la maladie d'Alzheimer. J'aurais pu imaginer une mère avec un regard bleu délavé un peu évanescence et qui parle loin. D'ailleurs, dans une des premières versions du scénario, elle me regardait tendrement, me prenait la main, et me disait tranquillement : «Toi, tu vas rencontrer la femme qu'il te faut, elle est juste à côté de toi, mais tu ne la vois pas ». Une mère fantasmée, très douce, avec le regard qui s'éloigne. Je me suis

dit : *mais ce n'est pas ma mère, ce n'est pas ma grand-mère, ce n'est pas ma vie, Pascal revient à ce que tu es.* Et j'ai pensé que ma grand-mère ressemblait beaucoup à Marthe Villalonga, qui est une actrice que j'adore.

En quel sens ?

Emmanuel, Sandrine, Berléand, Marthe avec ma mère... J'ai besoin qu'un film soit une sorte de joyeux bordel familial. Il faut que les deux mois de tournage se passent bien. Je veux que l'on se dise tous que l'on a vécu un bon moment. Je veux sentir que les gens sont heureux d'être là. Je n'ai pas envie de créer des psychodrames pour tourner un film. J'aime la pression, mais pas la tension. On était cimenté d'une manière harmonieuse. J'ai besoin de faire un film dans ces conditions. J'aime la simplicité dans le travail. Si ce n'est pas simple, ça va parasiter le projet. Il faut être simple. C'est ce que j'aime sur un plateau. En fait, j'ai voulu faire en sorte que ce qui se passe sur le tournage ressemble à l'histoire que je racontais : une histoire où les gens finissent par se rencontrer et font une famille. J'ai besoin qu'un film, ce soit comme un repas familial.





ENTRETIEN AVEC SANDRINE KIBERLAIN

Vous vous connaissez bien avec Pascal Elbé, mais c'est la première fois que vous jouez dans l'un de ses films...

Pascal et moi, nous nous entendons très bien. Nous nous sommes rencontrés sur le tournage de *Romaine par moins 30*, il y a une dizaine d'années. Auparavant, nous ne nous connaissions que vaguement, même s'il l'on avait plaisir à se voir. Nous sommes vraiment devenus des amis quand on s'est retrouvé à travailler ensemble sur le film d'Agnès Obadia, dans le froid de Montréal, loin de notre confort habituel. Cela crée des liens. Nous sommes désormais très proches. Un fait amusant : dans l'esprit de plusieurs metteurs en scène, depuis quelques années, plusieurs projets ont

germé qui nous imaginaient ensemble pour concevoir un couple de théâtre ou de cinéma. Ces projets n'ont pas vu le jour et c'est finalement Pascal lui-même qui, avec *On est fait pour s'entendre*, a fini par faire que cela arrive. Il m'a envoyé le scénario que j'ai beaucoup aimé et j'ai tout de suite dit oui. J'ai été séduite par la sincérité du projet, l'espèce d'autodérision qui l'accompagne. Le film traite de son handicap avec humour et en même temps dégage une grande émotion. J'ai été très touchée par sa façon de livrer son expérience et de construire à partir de là une véritable histoire. Je trouve que les meilleurs scénarios sont ceux où les auteurs se racontent, parlent d'eux, même quand ils le font inconsciemment.



Comment avez-vous perçu le personnage qu'il vous confiait ?

Je l'ai tout de suite aimé. J'adore les pestes qu'on finit par prendre en affection, les filles qui apparaissent d'abord comme colériques, voire hystériques, mais qui ont de l'esprit et de l'humour : le genre de femmes qui ne se laissent pas faire, qui claquent les portes et qui en même temps sont fragiles, émouvantes et dont on perçoit vite la profondeur. Aussi, l'une des raisons qui font que j'aime un scénario que l'on me propose c'est quand, à la seconde où je me représente mon personnage, je m'imagine avec plaisir dire le dialogue écrit pour lui. Je suis toujours très attachée au rythme de la parole d'un personnage et celui-là a un débit et un phrasé que je trouvais formidable à jouer. J'aime les scénarios où l'identité du personnage est liée à son rythme...

C'est un rythme que l'on trouve dans beaucoup de vos films. Pascal a écrit ce rôle pour vous ?

Je ne sais pas s'il l'a écrit pour moi, mais je pense qu'il l'a écrit en pensant me le proposer. C'est vrai qu'il me ressemble d'une certaine manière... Je n'aime pas quand les scénarios définissent trop le personnage en donnant le sentiment que l'on ne peut plus rien inventer. Cela dit, quand je choisis de faire un film, je rentre dans l'aventure de quelqu'un d'autre et je respecte à la virgule ce qu'il a écrit. En fait, j'aime percevoir une ligne directrice ferme, qui permette de laisser une marge de manœuvre. S'il y a des choses qu'éventuellement je ne sens pas, on en parle en lisant ensemble le scénario. Mais je ne change rien à ce que l'auteur a inventé. Au contraire. Cela me plaît de m'immerger complètement dans son univers, en faisant



le pari qu'il sache exactement où il veut aller, et où il veut m'emmener. Un scénario aussi personnel que celui que Pascal m'a proposé, on ne peut que le suivre entièrement. On perçoit vraiment qu'il parle de lui. Et pas seulement de son handicap, mais d'un moment de sa vie. Son film raconte surtout l'histoire d'un homme qui se demande ce qui lui arrive quand il atteint la cinquantaine, avec les désillusions et les attentes qui l'habitent.

Mais concernant son handicap, vous avez sans doute retrouvé dans le scénario le genre de situations que vous aviez authentiquement vécues avec lui ?

Pas vraiment. On n'avait jamais parlé de sa malentendance, en tout cas pas comme il la décrit dans le film ; à savoir comme un réel handicap qui entraîne nécessairement une façon d'être ou de vivre différente. Longtemps, je n'ai pas perçu grand-chose. Je me souviens peut-être de l'avoir fait répéter plusieurs fois les choses qu'il disait et c'est vrai que je l'ai souvent senti un peu à côté de la plaque, mais cela fait partie de son charme. Je mettais ce trait sur le compte d'une distraction que j'aime bien chez certaines personnes. Bien sûr que je percevais qu'il se retrouvait parfois à l'écart, mais comme quelqu'un dans la lune. C'est en découvrant le scénario que j'ai pris pleinement conscience de ce qu'il vivait. Je n'avais pas mesuré la situation dans laquelle il se trouvait. D'ailleurs, j'ai découvert en même temps qu'il était assez secret. Il a l'air léger, il est la plupart du temps en train de se réjouir, ce qui le rend très agréable à vivre. En lisant le scénario, je me suis rendu compte que derrière cette façade, il avait ce gros problème qu'il n'impose à personne. Pascal gère son handicap avec énormément d'humour, mais aussi d'élégance. Dans la vie il n'en parle jamais en faisant ressentir un poids. Il ne s'en plaint pas. Je l'ai toujours trouvé très touchant, mais maintenant, je comprends mieux pourquoi. Et de fait, nos rapports ont évolué. Avant de découvrir à quel point ce handicap était concret, réel et prenait de la place dans son existence, je survolais avec lui davantage les

choses. Il pouvait donner le sentiment de ne pas vouloir s'attarder et je pouvais parfois penser qu'il ne s'intéressait pas beaucoup à ce qu'on lui racontait. Maintenant, en connaissant sa situation, on a des discussions beaucoup plus profondes. La relation amicale est beaucoup plus forte.

Pendant le tournage, le fait qu'il soit à la fois réalisateur et acteur – et l'acteur d'un rôle construit à partir de sa situation de handicap personnelle – doit être une expérience particulière.

Pendant le tournage, je le regardais autrement. Ce film va le changer. Il donne une image différente de lui, plus complète, plus complexe. Ce qui est fort, c'est qu'il ne traite jamais de son handicap au premier degré dans le film. Tout passe par des situations comiques. Son humour et son ironie lui servent à dédramatiser et à faire que le film ne verse jamais dans le pathos. Et en même temps on perçoit bien toute la vérité compliquée de sa situation : le fait qu'il se retrouve constamment à l'écart et qu'il n'arrive pas toujours facilement à entrer en contact avec autrui. Son handicap est dur à vivre. Il tend à l'extraire du monde. Ce qui peut d'ailleurs aussi l'apaiser et l'aider à échapper à tout ce qui peut encombrer tout un chacun dans un environnement normal...

En un sens, vos deux personnages se ressemblent...

Absolument ! Le personnage de femme qu'il me confie lui ressemble, en ce sens qu'elle a tendance aussi à s'extraire du monde, pour d'autres raisons que lui évidemment... Je crois que cette ressemblance est au cœur de l'histoire : il rencontre une femme qui est aussi enfermée dans une forme d'incapacité. Le film la prend à un moment où elle n'y arrive plus, où elle est aussi dans son coin, un peu asociale, repliée sur elle-même. Elle fonctionne mal. C'est un personnage comme je les aime : une héroïne qui n'en a pas l'air. Madame Tout-le-Monde qui devient une héroïne. J'ai toujours aimé

ces personnages ancrés dans le quotidien et l'épaisseur de la réalité, que l'on perçoit d'abord comme fragiles, mais qui ont beaucoup de vitalité.

Et concernant le fait de travailler avec des réalisateurs qui sont aussi acteurs sur leur film ?

C'est une situation que j'avais déjà vécue avec Dupontel et Bruno Podalydès. Pascal et eux fonctionnent complètement différemment. Ce sont des metteurs en scène qui vont parfois se voir au combo, d'autres pas. Certains ont un œil permanent sur la technique, d'autres moins. Il y en a qui délèguent beaucoup, mais pas tous. Pascal, lui, il fait facilement confiance, il arrive à s'en remettre aux autres. Mais le résultat est le même sur le point essentiel : ils arrivent à s'abandonner dans le jeu, c'est-à-dire à ne pas se regarder jouer. Comme s'ils oubliaient un instant qu'ils étaient aussi les réalisateurs. Je ne sais pas comment ils font. Quand je suis avec l'acteur sur une scène, je ne pense plus que c'est aussi lui qui fait le film. Je ne retrouve le réalisateur qu'à la fin des prises. Il y a vraiment un travail de préparation en amont considérable pour arriver à ce résultat : être capable de se dédoubler comme ils le font. Un metteur en scène est pris par le temps. Il ne pourrait penser qu'à lui, qu'à son histoire, ses plans, sa mise en scène, la direction des acteurs. Quand on fait un film, on est obsessionnel. On a peur de ne pas arriver à la fin de la journée. On a peur que le film ne soit jamais fini. Pascal prend aussi le temps de nous mettre à l'aise, de nous raconter ce qu'il a dans la tête. Il n'est pas seulement fixé sur ses propres tâches. Il est généreux dans le sens où il donne de l'importance à tout le monde. Il doit, avec ce handicap qui est le sien, avoir pris l'habitude de laisser la place et la parole aux autres. C'est une chose que l'on voit dans le film et le fait est qu'on le voit aussi sur le tournage quand on travaille avec lui. Il est humble avec son film. Il ne souffre pas de ne pas être le centre. Quand tu es réalisateur, c'est d'une certaine manière pour être le chef,



pour diriger les choses. Pascal sait très bien ce qu'il veut, mais il laisse de l'espace à chacun. C'est quelqu'un de sain dans les rapports humains et dans le travail, avec une patience étonnante.

Le film est une comédie romantique, mais qui raconte comment se structure d'abord le lien entre la petite fille de votre personnage et celui que joue Pascal Elbé...

C'est vrai que c'est parce qu'il s'intéresse d'abord à la petite et qu'il est un père éventuel, que mon personnage le voit et qu'il lui accorde son attention. Leur histoire va partir de là. C'est un élément déclencheur que je trouve juste. Pour ma part, je n'imaginais pas pouvoir avoir confiance en un homme et tomber amoureux de lui si je ne le sens pas capable d'être un éventuel protecteur de mon enfant. Mon personnage fait entrer quelqu'un dans sa

vie qui est structurée autour de sa fille, dont le père vient de mourir. Le film est une comédie romantique, mais qui raconte en même temps la force d'un lien maternel et la situation d'une femme qui, à un moment très particulier de sa vie, cherche d'abord à protéger son enfant. Elles forment toutes les deux, la veuve et l'orpheline, une sorte d'unité de survie. La mère et la fille doivent faire leur deuil. De leur point de vue, le film raconte l'histoire d'un deuil. Elle est inquiète, sa petite fille ne parle plus depuis la mort de son père et il se trouve que l'homme qu'elle rencontre sur son chemin est celui qui lui rend la parole. Il est son sauveur, en somme. C'est le détonateur : elle ne peut que l'aimer. Je trouve ça beau. J'ai perçu l'importance du trio, qui médiatisait la rencontre entre mon personnage et celui de Pascal. Je suis sûre qu'inconsciemment, cette dimension du scénario a joué son rôle dans mon attirance pour mon personnage et le fait d'aimer ce film.



QUELQUES CHIFFRES

Dans le monde

L'Organisation Mondiale de la Santé estime à **466 millions de personnes** dans le monde qui seraient touchées d'une déficience auditive « handicapante ».

Source : L'OMS

En France

- **10 millions de personnes** ont des problèmes d'audition **soit 16 %** de la population française.
- Pour **5,4 millions** de ces personnes, il y a des répercussions sur la vie quotidienne **soit 8,6 %** de la population française.
- Après 50 ans, **une personne sur trois** ont des difficultés auditives, et plus **d'une sur deux** après 80 ans.

Les gênes auditives sont généralement peu corrigées et seulement 19 % des personnes déclarant présenter des troubles de l'audition ont un appareil auditif. Ce taux est de 25 % chez les 65-84 ans et atteint 34 % chez les plus de 85 ans.

Source : DREES

FICHE ARTISTIQUE

Claire	Sandrine Kiberlain
Antoine	Pascal Elbé
Léna	Valérie Donzelli
Jeanne	Emmanuelle Devos
Francis	François Berléand
Angèle	Marthe Villalonga
Juanita	Claudia Tagbo
Violette	Manon Lemoine
Nicole	Anne Azoulay
Julien	Antoine Gouy

FICHE TECHNIQUE

Réalisation et scénario	Pascal Elbé
Production	Eric Jehelmann Philippe Rousselet
Co-production	Pascal Elbé Alexis Cohen
Image	Rémy Chevrin
Décors	Patrick Durand
Musique originale	Christophe « Disco » Minck
Son	Sam Cohen
Montage	Jennifer Augé
Direction de production	Jean-Jacques Albert
Costumes	Nathalie Raoul
1 ^{er} assistant réalisation	Olivier Coutard
Casting	Gigi Akoka
Régie	Didier Carrel
Direction de post-production	Léa Sadoul

Une production Jerico Films et Père & Films
Coproduit par France 3 Cinéma
Avec la participation de Canal +, Ciné +, C8 France Télévisions
En association avec Cinéaxe 2, Cinécap 3 et SG Image 2019
Ventes internationales FTD (France Télévisions Distribution)
Avec le soutien d'ENTENDRE